

LES BÉGUINS

ET LEUR PROPHÈTE DIGONNET.

(SUITE ET FIN).

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier....

Digonnet, après avoir secoué la poussière de ses sabots, recommença à évangéliser son peuple. Les processions serpentèrent de plus belle, le trafic des contremarques célestes et l'assurance des conscrits prospérèrent de nouveau. Quelques jeunes filles trouvèrent, par hasard, de petits enfants sous des feuilles de choux. Les rixes et les coups brillèrent, sur l'horizon, d'un nouvel éclat.

M. le maire se fâcha une seconde fois, et le nouveau Dioclétien ordonna la seconde persécution contre les Béguins. Digonnet fut arrêté au milieu de ses disciples. Aucun ne le renia ; aucun ne le trahit. On eut quelque peine à le dénicher d'abord, car le prophète s'était prestement blotti dans une armoire, où il recoquillait, de son mieux, sa divinité pour la rendre invisible.

Il comparut, le 5 juin 1847, devant le tribunal correctionnel de St-Etienne, non comme un prévenu vulgaire, mais comme un chef de secte.

Son regard est assuré, sa voix ferme et vibrante. Il tient à la main une élégante blague de velours vert, garnie d'enjolivures en argent ; il y puise de temps à autre quelques pincées de tabac qu'il met dans sa bouche. Des Béguines lui font passer un flacon d'essence de roses qu'il répand sur ses vêtements (1).

Digonnet se défendit avec toute l'habileté cauteleuse d'un vieux procureur de Basse-Normandie ; il glissait à travers les pièges, les

(1) Compte-rendu des journaux de St-Etienne.

trappes et les embûches ; il étonna toute la milice judiciaire par les richesses de sa tactique et les ressources de sa stratégie. Acculé, pressé, serré, il lutta jusqu'à la fin comme un sanglier terrassé.

Pendant le réquisitoire, il hochait la tête avec ce sourire gaulois si plein de bonhomie et de malice, en répétant sans cesse : *Faites tous vos efforts ; et moi je ferai les miens !*

Il fut condamné, cependant, à trois ans de prison pour escroquerie et association illégale.

Un morne silence accueillit d'abord la condamnation du prophète. Tous les Béguins semblaient changés en statues de sel. Mais, bientôt on entendit quelques soupirs, puis quelques gémissements, ensuite des murmures grandissant.... enfin, tout le Béguinage éclata avec un ensemble parfait. Les petits Béguins surtout sanglotaient de leur mieux en fausset.

Le *petit bon dieu* calme, impassible, conserva toute la sérénité de la nature surhumaine. D'un geste solennel, il imposa silence à son peuple. *Allez en paix*, dit-il, *les portes de la prison ne prévaudront point contre moi.*

Au moment où les gendarmes l'emmenaient, les *femmes à Digonnet* entourèrent leur prophète ; elles baisaient les pans de sa houppelande, et semblaient toutes vouloir en arracher un morceau. Le cuir de laine résista avec une tenacité qui fait le plus grand honneur à la ville de Vienne, son pays de naissance.

La petite église, veuve de son messie, retourna toute dolente à St-Jean-Bonnefonds. Elle appendit ses harpes aux saules de la vallée ; et elle pleura en se souvenant de Sion.

Digonnet fut incarcéré à la maison centrale de Riom. Là, du soir au matin, il catéchisait et recatéchisait sans cesse ;

Te veniente die, te decedente canebat.

Mais il avait affaire à des cœurs endurcis : aussi, la semence de sa parole tomba-t-elle dans une terre ingrate, et le grain ne leva pas.

Cependant, les Béguins n'oublièrent pas leur prophète ; ils se souvenaient de ses prédictions, et tentaient tous les moyens humains d'ouvrir les portes de sa prison. Soins, sollicitations, démarches, demandes en grâce, tout fut employé pour la délivrance du messie.

La révolution de Février, qui renversa un trône et ébranla l'Europe entière, rendit la liberté à Digonnet.

Il fut élargi comme détenu politique, ce qui fait le plus grand éloge de la perspicacité du magistrat chargé de lever l'écrrou.

Les Béguins, émerveillés et saturés des prophéties de leur *petit bon dieu*, virent un miracle dans cette mise en liberté.

Digonnet profitait simplement de la distraction d'un procureur général affairé. Mais il sembla, tout naturellement, aux disciples que cette formidable révolution n'avait éclaté que dans le seul but de mettre fin à la captivité de leur messie.

Le maçon de Tence passa pour un dieu, un vrai dieu de chair et d'os, et il fut élevé à la dignité de Père éternel.

Toutes ses prophéties ne s'étaient-elles pas accomplies ?

Il avait prédit la famine, et la famine était venue !

Il avait annoncé les révolutions et les guerres, et les révolutions de faire explosion et les guerres de gronder !

Il avait prévu la peste, et la peste cholérique, dans son vol sinistre, planait sur toute l'Europe.

Il avait annoncé que les portes de la prison ne prévaudraient pas contre lui, et les portes de la prison s'étaient ouvertes devant lui.

Y a-t-il, dans ces intelligences égarées, des éclaircies profondes qui leur laissent entrevoir les obscurs lointains de l'avenir ? Qui pourrait le dire ? C'est là, du moins, une croyance très-répan due dans nos populations rurales.

Elles attribuent généralement à la démence le don de seconde vue, comme une compensation divine de la perversion de la raison humaine.

Sous cet aspect, la monomanie religieuse de Digonnet contiendrait le secret de sa toute-puissance. A son retour de Riém, sa domination n'eut plus de bornes, son pouvoir plus de limites. Le béguinage était tombé, vis-à-vis de lui, dans un fétichisme grossier, et ses adeptes aveuglés, fascinés, s'il l'eût commandé, auraient dépassé, dans leurs extravagances, toutes les monstruosité s des adorateurs de *Siva*.

Ce sycophante, bien que l'ennemi juré du pape, n'en cherchait pas moins à copier le cérémonial et l'étiquette de la cour pontificale. Mais Digonnet était aussi grotesque dans ses plagiats que le singe grimaçant dans ses imitations de la figure humaine. A Rome, le pieux catholique s'incline, dans son hommage-lige, aux pieds de la papauté, et baise dévotement la mule du Saint Père ; à St-Jean-Bonnefonds, le fervent Béguin ou la béate Béguine baisait un large bouton de cuivre que le prophète portait à ses *indispensables*, dans la région de l'épigastre. Cette sainte relique, sans cesse frottée, polie par les mystiques baisers, reluisait comme un diamant, scintillait comme une étoile, brillait

comme un soleil. C'était le flambeau du Béguinage et le miroir de la foi en Digonnet.

Sous le mythe le plus obscur, il y a toujours un sens profond. La cérémonie symbolique de l'adoration ombilicale signifiait que le *petit bon dieu* était le père du Béguinage, et que tout fidèle croyant était la chair de sa chair, les os de ses os, et les membres sanctifiés de sa nature divine.

Digonnet absent, St-Jean-Bonnefonds reprenait de doux loisirs ; la vie s'y écoulait heureuse et paisible ; chaque religion s'y coudoyait fraternellement. Mais, à peine le prophète reparaisait-il, que tous les vents étaient déchainés ; il apportait les tempêtes dans les plis de sa houppelande, et l'on commençait à se harpigner de plus fort.

A la Saint-Jean 1848, à l'occasion de la fête patronale du pays et de la sienne propre, car Jean-Baptiste Digonnet, bien que Dieu lui-même, n'en avait pas moins un patron (*les femmes à Digonnet* arrangeaient tout cela pour le mieux), le prophète mena paître processionnellement son troupeau. Il était paré comme une châsse, beau comme un suisse d'église, droit comme un tambour-major. Ses mains divines reposaient sur les épaules de deux jeunes diaconesses ; il portait la tête comme un Saint-Sacrement, et sa figure rayonnait de toute sa gloire céleste. Les longues files des Béguins cheminaient lentement, en chantant des cantiques et des psaumes.

La nature, parée de toutes les splendeurs de l'été, semblait elle-même assister à la fête.

Quelques jeunes voltairiens du bourg se permirent de ricaner à la face auguste de Digonnet. D'abord,

Un courroux dédaigneux a gonflé sa narine.

Mais on ricane de plus fort. La colère du prophète éclate alors comme un tonnerre ; il lance ses apôtres sur les impies qui insultent à sa divinité ; les fidèles disciples frappent comme argousins et mordent comme dogues. Les mécréants, roués de coups, restent sur le carreau, plus morts que vifs.

Et Digonnet, rentré dans le calme de sa béatitude, continue la pieuse cérémonie.

La République ne se montra pas plus tolérante à l'égard de ce visionnaire dangereux que ne l'avait été la monarchie. Dans les premiers jours de juillet, un mandat d'arrêt fut lancé contre lui.

Le brigadier de St-Etienne, accompagné de deux gendarmes, se dirigea sur St-Jean-Bonnefonds pour arrêter Digonnet. Selon son ha-

bitude, le messie s'était rendu invisible. Le gendarme, par ~~cat~~, croit peu aux farfadets, gnomes et lutins ; il continua ses recherches, avec le flair qui caractérise cette honorable institution, et il finit par découvrir le *petit bon dieu*, bravement couché avec une jeune fille. Digonnet, fâcheusement dérangé, opposa la plus vive résistance. A sa voix, à ses cris, à ses vociférations stridentes, tout le Béguinage accourut ; hommes, femmes, vieillards, enfants, jeunes filles, boiteux, tortus, tous se levèrent pour prêter main-forte au prophète qui criait : A moi !... à moi !... venez.... Je vais les changer en crapauds !! Mais, cette fois, le miracle rata.

A son tour, la garde nationale se lève en masse pour appuyer la gendarmerie. Les deux armées sont en présence.... Elles en viennent aux mains.

Dancer et Balouffet, les plus exaltés des Béguins, sont armés de pistolets ; ils les déchargent à bout-portant sur les gendarmes ; le garde champêtre est blessé. Les gendarmes ripostent : un coup de feu atteint Balouffet en même temps qu'il est frappé dans les reins par la baïonnette d'un garde national.

Digonnet blessé, couvert de sang, fait rage et se débat en désespéré ; du pied, du poing et de la tête, il lutte avec l'impétuosité, la violence et la force du lion. Les *femmes à Digonnet* se cramponnent à lui, les gendarmes l'étreignent, ils roulent à terre, pèle-mêle, au milieu de la poussière, des clameurs et des juréments.

Force resta enfin à la loi, et le dieu fut écroué à la prison de St Etienne.

A la nouvelle de cette petite insurrection religieuse, le Procureur de la République se transporta à St-Jean-Bonnefonds. Il fit cerner la maison dans laquelle s'étaient réfugiés les Béguins les plus exaltés comme pour y soutenir un siège.

On enfonce la porte, et l'on voit l'assemblée calme et recueillie, faisant la cène, et se préparant au supplice.

Douze Béguins, des plus forcenés, et six Béguines, des plus turbulentes, furent arrêtés, et durent partager le sort de Digonnet.

Balouffet fut laissé dans un état désespéré ; un coup de baïonnette avait traversé la poitrine, et le malheureux, victime d'un aveugle fanatisme, semblait près de succomber à la gravité de ses blessures.

En se rendant à St-Etienne, sous l'escorte de la gendarmerie, les Béguins et les Béguines paraissaient marcher au bûcher ; ils chantaient des cantiques tout le long du chemin, leur figure rayonnait de la foi des martyrs. Dans la prison, leur attitude fut ~~grave~~ et résignée ;

les femmes se serraient les unes contre les autres, comme un troupeau effrayé. Digonnet, en proie à la plus violente exaspération, lançait, à tort et à travers, ses imprécations habituelles. Ses emportements, sa fureur contrastaient avec le maintien grave et réservé de ses sectaires.

Cependant, Balouffet avait été laissé mourant à St-Jean-Bonnefonds. On envoya de St-Etienne un médecin pour panser ses blessures. Ses coréligionnaires refusèrent de le livrer aux mains profanes de la science humaine. Le médecin se retira, bien convaincu, au reste, de l'inutilité de ses soins.

Les Béguins, alors, le pansèrent avec des amulettes, le traitèrent avec des cantiques, et, à force de prières, d'invocations, de psaumes et de versets de l'Apocalypse, le patient finit par guérir : ce qui fit dire à St-Jean-Bonnefonds que, si les Béguins étaient sorciers, le médecin ne l'était pas. Cette guérison miraculeuse a fait, dans le pays, le plus grand honneur au Béguinage.

La justice dut s'occuper des faits qui avaient amené l'arrestation de Digonnet. On voulait le poursuivre pour excitation à la désobéissance aux lois... du mariage. En effet, le prophète n'avait point levé l'interdit qu'il avait jeté sur les relations conjugales ; et il avait trouvé, dans cette défense, maintenue avec la plus grande sévérité, le ressort le plus énergique de son gouvernement et de sa tyrannie.

Son état mental le protégea contre les justes sévérités de la loi. Après avoir été soumis à l'étude journalière d'une Commission médicale, il fut reconnu que Digonnet était atteint d'une monomanie spéciale, qui n'altérait sa raison que dans le rapport des idées religieuses. En vertu de la loi sur les aliénés, il fut transféré dans un hospice, avec le plus grand secret, pour éviter les pèlerinages incessants des Béguins, qui n'ont pas cessé de croire en Digonnet.

Privé des prédications de son prophète, le Néo-béguinage languit ; la foi se détend, le zèle tiédit.

On attend bien toujours son retour, et, chaque jour, au lever de l'aurore, la femme Dancer monte au sommet de la montagne pour annoncer si elle ne voit rien venir....

Le soleil seul poudroie et la terre verdoie, mais le messie continue à ne pas se révéler. Le temps des miracles et des prodiges est passé. Un seul espoir restait ; une jeune Béguine était grosse : une sourde rumeur annonçait qu'elle donnerait, pour de bonnes raisons, le jour à un messie. Toutes les femmes à Digonnet étaient dans l'attente. Le

moment de la délivrance approche ; l'espoir redouble, la foi triomphe, le Néo-Béguinage renaît, un rejeton va consoler le veuvage de l'église.

La Béguine accoucha enfin.... Mais, ô douleur ! c'est une fille.

Ce dernier coup a terminé la mission évangélique du *petit bon dieu*.

L'antique et primitif Béguinage seul résiste. Il ne s'était point laissé séduire par le faux prophète. Maintenant, ils continuent à suivre les vieilles traditions de leur religion, et à pratiquer les cérémonies innocentes de leur culte. Que les clartés du bon sens et de la raison les illuminent !

Mais, au nom de la tolérance religieuse et d'une saine philosophie :

Paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté !

Il est impossible de prendre au sérieux le prophète Digonnet. Le grotesque semble dégénérer en caricature, lorsque la plume cherche à esquisser ce personnage bizarre, dont le nom a encore une si grande influence parmi ses sectateurs. Mais, dans le maçon de Tence, il ne faut pas croire trouver simplement l'étoffe vulgaire d'un homme habile à exploiter la crédulité de pauvres cultivateurs. Digonnet était, tout le premier, fortement convaincu de sa divinité. Sous cet habit grossier, dans cette intelligence dévoyée, il y avait parfois la profondeur d'un Svédénborg et d'un saint Martin, mêlée aux visions de Marie Alacoque. On se sent saisi d'une pitié compatissante pour cette raison égarée, en songeant à toutes les misères qui cherchaient, dans cette parole d'illuminé, un baume pour leurs plaies et pour leurs douleurs. Le pauvre chemine dans la vie, sous une croix qui est rude à porter ; comment s'étonner que son regard se laisse séduire par le mirage, que le premier visionnaire déroule à ses yeux fascinés ?

Le sentiment religieux, qui comprend toutes les aspirations de l'âme vers les mystérieuses destinées, dont elle n'a qu'un vague pressentiment, est, sans contredit, un des plus étendus et des plus profonds de la nature humaine. Il monte jusqu'aux subtiles rêveries du mysticisme, et il s'abaisse jusqu'aux formes les plus monstrueuses du fétichisme.

D'où vient que cette semence, enfouie par Dieu dans le cœur de l'homme, produit, sur un terrain bien préparé, la religion comme une plante bienfaisante et embaumée ; et là, la superstition, comme une végétation délétère et empoisonnée ? La raison ne donnera jamais le dernier mot de ce sentiment infini, insaisissable, jusqu'au jour où apparaîtra l'éternelle vérité.

C'est, toutefois, une étude féconde en enseignements, que de chercher à soulever le voile dont s'est enveloppée l'humanité religieuse. On aime

à suivre les patients théographes dans leurs explorations savantes et poétiques. L'âme s'élève avec eux à des hauteurs lumineuses, où elle croit sans cesse être sur le point de percer à jour le mystère qui recule devant l'homme ébloui. De ces sommets splendides, on ne laisse tomber qu'un regard de dédain sur l'homme qui se traîne dans les fanges de la superstition. Et cependant, c'est un côté obscur de l'humanité. Il faut pénétrer dans ces ténèbres si peu connues, pour que la lumière s'y fasse et ramène dans les voies de la raison et du bon sens des populations honnêtes, laborieuses, que l'ignorance et la crédulité ont pu seules égarer.

Mais, en dépit de tous les efforts de la raison philosophique et de la foi religieuse, selon la parole de Madame de Chantal, cette tendre colombe du mysticisme, il y aura toujours, dans le cœur de l'homme, quelque chose qui ne sera jamais satisfait.

JULES BERNARD